

non-seulement ils abandonnèrent leur funeste résolution, mais resserrèrent encore les liens qui les attachaient aux Français.

Selon leur coutume ordinaire, ils effacèrent le souvenir du meurtre commis en offrant de riches présents qui devaient essuyer les larmes des Français, et *laver les traces du sang qui avait coulé, et désarmer la colère des amis des victimes*. Il fallut se contenter de cette réparation admise par leurs mœurs.

Pendant que les Récollets de la province de Paris travaillaient avec une sainte ardeur sur les rives du St. Laurent, leurs frères de Bordeaux, pour répondre à la sollicitation et à la générosité d'une compagnie de marchands de cette ville, qui commençaient un établissement en Acadie (1619), vinrent jeter sur ces côtes les fondements d'une mission importante et laborieuse. La rivière St. Jean leur servait comme de centre, et ils s'étendaient de là dans toutes les directions. Dans un de ces longs et pénibles voyages, nous voyons dès les premières années un de ces intrépides missionnaires, le P. Sébastien, tomber au milieu des bois accablé de misère, de fatigues et de privations, et expirer loin de toute consolation humaine au milieu de ces vastes solitudes.

Les rives du St. Laurent n'étaient pas exemptes de pareils dangers, et elles en offraient de plus terribles encore. Le P. Guillaume qui venait d'arriver de France faillit en être la première victime. Les Iroquois qui humiliés par Champlain cherchaient l'occasion d'une vengeance, vinrent surprendre au Sault St. Louis les Français occupés de la traite avec les Sauvages leurs alliés. L'avantage était resté aux Français à cause de leurs armes à feu, mais le P. Guillaume, qui était de la bande, s'étant séparé de la troupe, fut pris avec un Français et soumis aussitôt aux plus cruels traitemens. Tout était prêt pour compléter son sacrifice et on commençait à lui appliquer le feu, quand les Français s'apercevant de son absence découvrirent le sort qu'on lui réservait, et obtinrent de l'échanger contre quelques prisonniers Iroquois.

A peine le P. Guillaume venait-il d'échapper à la mort que ses frères de Québec se trouvèrent aux prises avec le même ennemi. 30 canots Iroquois abordèrent près de la Rivière St. Charles (1), et leurs hardis guerriers tentèrent un coup de main contre le couvent. On venait heureusement d'achever le petit fort qui devait protéger ce pieux asile. Quelques Français et quelques Sauvages alliés qui s'y jetèrent aussitôt soutinrent vaillamment l'assaut, et forcèrent l'ennemi à se retirer. Il se dédommagea de cet échec en déchargeant sa vengeance sur deux infortunés Hurons, qui périrent au milieu des flammes, après avoir été horriblement tourmentés.

En 1622, les Récollets, pour donner plus de stabilité à leur mission et l'aider à se recruter même parmi les indigènes, obtinrent de fonder un noviciat dans leur couvent de N. Dame des Anges. Ils ne désespéraient pas d'y voir entrer quelques Sauvages et de donner par là plus d'attrait aux Sauvages pour la religion, quand ils verraient un des leurs leur expliquer ses mystères ; mais ils furent trompés dans leur prévision n'ayant pas encore assez étudié l'esprit d'inconstance, d'insouciance et de liberté oisive qui fait le fond du caractère Sauvage. Le noviciat s'ouvrit cependant par la réception d'un jeune Français, Pierre Langoisseux qui prit en religion le nom de Charles. Plusieurs autres habitans de la colonie vinrent ensuite se réunir à lui.

Le couvent de N. D. des Anges commençait à prendre une forme régulière. Le roi avait confirmé son établissement par des lettres patentes et y avait attaché 200 arpens de terre, qui s'étendaient depuis la rivière St. Charles jusqu'au haut de la côte de N. D. de Foye, et jusqu'à la Pointe aux Lièvres du côté de Québec. De semblables donations assuraient aussi les établissements commencés aux Trois-Rivières, à Tadoussac et chez les Hurons.

La colonie reçut pour renfort l'année suivante (1623) deux

hommes dont les noms méritent avec raison de passer à la postérité. Le P. Nicolas Viel, qui fut noyé par les Hurons près de Montréal, au lieu appelé le Sault au Récollet, et le F. Gabriel Sagard. Ce dernier, quoique simple frère lai, cachait dans son humble condition un esprit très cultivé et un cœur capable des plus héroïques sacrifices. Il doit être regardé après Champlain comme le dernier et le plus intéressant historien de ces contrées, et quoiqu'il ait donné à son ouvrage le titre modeste de *Voyage chez les Hurons*, il a su grouper dans ce cadre tout ce qui peut intéresser la science et l'histoire. Il est toute à la fois géographe, naturaliste, linguiste et observateur judicieux ; l'abandon et la simplicité de son récit, la naïveté de son style attachent aux événements qu'il raconte. Écoutons-le un instant lorsqu'il parle de Québec et de son couvent : « De l'île d'Orléans nous voyons à plein Kébec de « vant nous basti sur le bord d'un destroit de la grande rivière « Saint-Laurent, qui n'a en ces endroits qu'environ un bon « quart de lieue de largeur, au pied d'une montagne, au som- « met de laquelle est le petit fort de bois, basti pour la défense « du pays, pour Kébec, ou maison des marchands ; il est à « présent un assez beau logis, environné d'une muraille en « quarré avec deux petites tourelles aux coins que l'on y a faites « depuis peu pour la sureté du lieu. Il y a un autre logis au « dessus de la terre haute, en lieu fort commode, où l'on nour- « rit quantité de bestail qu'on a amené de France ; on y « sème aussi tous les ans force blé-d'inde et des pois, que l'on « traite par après aux Sauvages pour les pelleteries ; je vis en « ce désert un jeune pommier qui y avait été emmené de « Normandie, chargé de fort belles pommes et des jeunes plan- « tes de vignes qui y étaient bien belles, et tout plein d'autres « petites choses qui témoignaient de la bonté de la terre. »

« Notre petit couvent est à une demi-lieue de là en un très « bel endroit et autant agréable qu'il s'en puisse trouver pro- « che d'une petite rivière, que nous appelons de St. Charles, « qui a flux et reflux, là où les Sauvages pêchent une infinité « d'anguilles en automne et les Français tuent le gibier qui « vient à foison... Notre jardin et verger est aussi très beau et à « un bon fond de terre... Notre logis est fort commode pour ce « qu'il contient, ressemblant néanmoins plutôt à une petite « maison de Noblesse des champs que non pas à un monas- « tère de frères mineurs ayant été contraints de la bastir ainsi, « tant à cause de notre pauvreté que pour se fortifier en tout « cas contre les Sauvages, s'ils voulaient nous en chasser. « Le corps de logis est au milieu de la cour, comme un donjon, « puis les courtines et remparts faits de bois, avec 4 petits « bastions faits de même aux 4 coins, élevé environ de 12 à « 15 pieds, du bois de terre, sur laquelle on a dressé et accom- « modé de petit jardins, puis la grande porte avec une tour « quarrée au-dessus faite de pierre, laquelle nous sert de cha- « pelle, et un beau fossé naturel qui circuit après tout l'alen- « tour de la maison et du jardin qui est joignant avec le reste « de l'enclos qui contient quelques 6 ou 7 arpens de terre, ou « plus, à mon avis. Les framboisiers qui sont là et aux envi- « rons, y attirent tant de tourterelles (en la saison) que c'est un « plaisir d'y en voir des arbres tout couverts ; aussi les Fran- « çais de l'habitation y vont souvent tirer, comme au meilleur « endroit et moins pénible. Que si nos Religieux veulent aller « à Kébec, ou ceux de Kébec venir chez nous, il y a à choisir « de chemin, par terre ou par eau, selon le temps et la saison, « qui n'est pas une petite commodité, de laquelle les Sauvages « se servent aussi pour nous venir voir, et s'instruire avec « nous du chemin du ciel et de la connaissance d'un Dieu fait « homme, qu'ils ont ignoré jusqu'à présent, etc. »

Il raconte sans prétention les sacrifices que leur imposait leur séjour dans la mission Huronne : « Nous prenions notre « repas contre la terre sur une natte de jonc. Un billot de bois « nous servait de chevet pendant la nuit, et nos marteaux de « couvertures, au défaut de celle que nous avions donnée par « charité aux Sauvages qui étaient malades. La terre ou nos « genoux nous servaient de table, non pas comme les Sauvages »

(1) C'est la même rivière que Jacques Cartier, en 1535, avait nommée rivière St. Croix, parce qu'il y arriva le jour de cette fête.